

**ON**

**VERSION DÉFINITIVE**



**COSMOLOGIE**  
**ONUMA NEMON**  
**1954-2000**

ÉDITION NUMÉRIQUE

DAO



# **Continent LOGRES**

**POÉSIES DE NICOLAÏ**



**poésies de Nicolai**

**1961-1966**



### Mon cher Papy

Mon cher Papy, j'ai des tablettes  
De chocolat ; toi des ablettes  
Que tu grilles avec des harengs ;  
Tout ça bien mis sur pailles, en rangs ;  
Des bouteilles de vin rangées  
Et pour la Mamie des dragées  
Qu'elle se farcit, pour les grands  
Plutôt que les petits enfants.  
Et puis quand il lui reste un creux,  
Y'a le marchand qui vend du sucre  
Venu en charrette à chevaux.  
Papy souffre de grands travaux  
Et plante des choses étranges.  
Je suis le drôle ici, je mange,  
Trem pant la fraise au sucrier.  
Les petits oiseaux à crier  
Dessus la tonnelle m'admirent,  
Les abeilles font de la cire  
Et le grand-pépé cuit du lard  
Sur un braséro de richard  
Qu'il a forgé, la pièce antique  
Qu'on trouverait dans des boutiques.  
La Mamie a mis ses bijoux  
À se faire couper le cou !

1961

*(original donné au Papy ou à Françoise ?)*

### Flambeaux

De toutes les actions j'aime mieux la retraite,  
La retraite aux flambeaux ;  
L'herbe de tout printemps, la nourriture énorme,  
Les plages de Bidart.

J'aurai une maison tranquille et planétaire,  
Des cerisiers fleuris à l'ombre salubre.  
Je mourrai tendrement de bonheur tous les jours.  
Je n'aurai rien à faire : on me paiera pour ça.  
Je passerai des heures à fixer le bouchon,  
À dormir tête nue dans l'herbe fourragère.

Je serai bienheureux de n'être nulle part  
Et de rester partout : je déambulerai,  
Je ferai des voyages ;  
Je serai nulle part aussi bien que chez moi,  
Mais je serai heureux de toujours revenir  
Dans les mêmes endroits secrets de tous pays.  
Revenir, c'est cela, la retraite, et l'on revient à soi.  
L'on rêvait jusque là...

*1962 ?*

### Travers des Fous

Mon pied bot sur le sol et le bruit des crécelles,  
 Ce Dimanche. Hancher les drapes et les bures !  
 Ô Morts ! Vous voilà pris d'une exquise pâleur ;  
 Chez vous rien ne grossit, va ; on hume, on épure !  
 Quand nous, vains demeurés aux fatras de ficelles,  
 On secoue ! On secoue ! *Fo!s* pour qui rien ne tombe

Jamais plus ! On a bu la boue, la somme ; hurleurs  
 Rebondissants contre les caisses de planchages :  
 "*Nous avons des Didier pour sabre, des Didier !*"  
 Jamais plus, bois pensif, on se repaîtra sages,  
 Parce que ce Navire aux tympanes d' enrôleurs  
 Précipite la grêle ivrogne de la Tombe.

Sans peinture : les fonds d'un regard incendié,  
 Tandis qu'on repartait, la pointe dans les reins  
 Qui prose, escarbillés d'os, taraudés de rages,  
 Chats, nuées, grottes, sucs, infimes... parodiés...  
 C'est l'horreur succulente en cavale des lombes,  
 Etincelles qui tournoieront sur nos purins.

5 Mars 1963.

### La Tartine

Les crédules jasmins et les buissons de myrtes,  
 Et l'ombre qu'épaissit la fleur des clématites.  
 Dévorons ! Dévorons les débris d'Héliodore !  
 Des corbeilles d'acanthes et des aiguilles encore !  
 Les lézards amoureux s'endorment sur les tombes ;  
 Voici les épiluchures, les tronçons, les bombes.

Désordre de l'étable et naufrage d'autel,  
 Tout au fond du vallon les morts profanes, humides,  
 Les pompes avancées sur le parvis stupide.  
 On vend tous les petits à l'entrée de l'hiver,  
 Les mains gourdes de froid autour de leur missel,  
 Usage des bords du Tibre à dire des vers.

O de la paupière, beaucoup trop de paupière !  
 Le Tibre est pour Sapho moins brûlant que les golfes :  
 "Je t'ai toujours aimé, Océan, et tes sables,  
 Malgré tes femmes laconiques d'Albanie  
 Et tes ignobles Turcs, puants et détestables.  
 Mais surtout les nuées dont les ombres unies

Pardonnent, vastes, aux inanités de golfs  
 Des déserts brillants surchauffés où l'on se plonge  
 Sa tête dans le foin. Manolín, toi qui ronge  
 Ton sort avec les bris noirs dévoyés des globes.  
 Les dauphins de Parga palpitent dans le vent,  
 Présences d'Ange sur le navire, au-devant.

Sceau froid à larges gouttes de sang sur son lobe,  
 Colombe du Carmel entre les deux tombeaux,  
 Qui consacre l'affreux physique de la haine.  
 Marchandons chanvre et des étoupes dans la plaine.  
 Ici belle mémoire au-dessous des sapins  
 Qui s'épaissit comme une crêpe au sarrazin,

Et se noie dans l'étang loin des cris de clabauds.  
Tous deux longtemps, longtemps à ne jamais nous dire,  
Au bord du comptoir, dans la droguerie, l'horloge.  
Nous irons dans la cour librement : les mercières,  
La musique, chaleur, valse du tourbillon...  
Voici un malheur qui nous fait beaucoup rougir  
Comme l'orphelin que l'on dépose la nuit...

*14 Juin 1963.*

## Aurore

*(À N. à Saint-Maixant)*

*Primus Amor, æternum vestigium carminis pueritiæ.*

Aurore, rendez-moi les portiques de fleurs !  
 Car je veux de nouveau sentir toute l'enfance,  
 Dans l'Aube d'Or pencher mon front d'écornifleur,  
 Sur le banc de roseaux redevenir songeur,  
 Frais sous le chèvrefeuille en charmille qui danse.

Je veux revoir le bleu et l'afflux des pâleurs,  
 Sentir l'éclatement dans le fond de ma tête  
 Des effusions du cœur, leurs germes et leurs crêtes,  
 Tous les parfums vers plus d'un calice de pleurs.

Oh ! Faites-moi saisir mon gros cœur de manchot !  
 Élançé vers la rive emplie de digitales,  
 Dans mon frémissement hors des grilles du jour,  
 J'entrelace au motif de nos deux initiales,  
 Les aquilons, la fièvre et les baisers qu'il faut,  
 Pour fondre avec les lettres et rester plein d'amour.

*17 Juin 1963.*

## Été

De toutes les saisons je préfère l'été,  
M'avancer bonheur d'être au lieu d'avoir été ;  
Je respire des airs les dix mille bacilles.

Au fond des miroirs noirs : l'erreur des imbéciles,  
Et toute la fatigue antérieure perdue ;  
« Être soi ! », celui-ci confiait-il, « Être seul !  
Sous des arceaux garnis de lierre, en un linceul ! »

En contrebas, dans l'île ombrageuse étendue,  
Berges roses du fleuve étonné par la mer.

Dans le sommeil des fantaisies peintes de prunes,  
La fumée blonde du roman m'écœure, amer.  
Tout près de moi, un bras sanglant traçant des runes.

Je me suis levé tôt à travers bois, raison  
De pouvoir admirer enfin ma pendaison.

*12 Juillet 1963.*

**Saint-Augustin**

Il n'a plus son tabac, Louis ;  
Marie coule une robe ardente  
Aux motifs de Juillet qu'évente  
Mame Delau, et ses "*frouits*".

*23 Juillet 1963.*

**Regarde !**

Regarde le gros hameau,  
La verdure fantaisie  
Des sapins, et la saisie  
Des étoiles aux rameaux !  
Oh ! Tes deux joues sont rosies !

\*

De la Nature dont l'yeuse  
Penche son onde à son tour,  
Tracerons-nous le contour  
D'une fronde merveilleuse ?

*1er Août 1963.*

### Suprême Bois

De ces douces lueurs dans la profondeur sombre,  
On dirait un sous-bois piqueté de bandits  
Dont la lampe aux futaies, près de lieux interdits,  
Projette les portées gigantesques des ombres.

Aquilons du coteau, feuilles sèches des ormes,  
Vesper dans les fumées, trouble des tourbillons,  
Comme on s'évanouit d'une clairière ; formes  
D'un suprême angélu, ou cantique en brouillons.

\*

Cet angélu plaintif et tiède, ce lointain  
Souvenir envolé s'efface sur le tain ;  
La reine de la nuit monte en alexandrins.

*4 Août 1963.*

### Par les Champs

Par les champs une ardeur s'écrase, souveraine,  
 Du soleil sans repos, de marbre, sans haleine ;  
 Mais par les bois liés de sylphes et d'amours,  
 Des clartés de versoirs, des sources : l'eau qui sourd !

Où sont Trudaine, Abel ? Là-bas, parmi les blés,  
 Comme une convulsion vorace aux pieds des frênes.  
 Et ce dormeur qu'on voit tout d'aise si comblé  
 Par les flots du jasmin tout en rêvant des reines

Dont Pomone, au-dessus des vasques du gazon,  
 Secouant les ramiers de ses deux gros seins tendres...  
 Il a l'air d'être loin des germes de raison  
 De Buffon, au-delà des coteaux mûrs, à tendre

La joue à tous bleuets, pinceaux et robe d'or.  
 Pur d'argent pour Orphée ; mais la Montagne encore  
 Qui dévale sur lui, jusqu'en bas le décore  
 De mille fleurs sur le sang vermeil qui ressort

De son front de soldat troué comme un Cyclope  
 Tout pétillant ! Dépouille : ô le furieux dépit  
 Que cette ruche de mensonges qui vrombit  
 Dans la nuit d'un voyant devenu nyctalope !

*26 Août 1963. 16 h.*

### Via Aurea Proficisci

Au-dessus des ceps noirs et des lézards passifs,  
Là où l'yeuse atténuée l'horizon du Calvaire,  
Où l'on reste hébété de beauté, et lascif  
D'un été répandu aussi bien, à l'envers,

Là-bas, sur la colline, avec de vieux gateaux,  
Par la voie de graviers, près d'or, toute mystique,  
Je monterai. Chacun parle dans ces coteaux.

\*

S'ébroue la cloche sur le chardon du triptyque.  
Encor pensif, heureux, la face échevelée,  
Je ne vois pas d'ici mon enfance en allée.

\*

Il a pris son cartable ; et dissoute s'enfuit  
La vapeur qui s'étire, et tremble, puis s'écume  
En flocons ; un oiseau chante dans le bois gris  
La diffuse clarté où se cardé la brume

À partir d'un trou d'eau. En fondant, le serein  
Dégage tous les champs en plis. Dans l'ocre craint,  
On voit par un miracle obscur, portes écloses,  
L'essor en serpentins des tuniques de drap  
Noir ou bleu, les herbiers se couchant sous les pas,  
La livrée au soleil pâle de cent cris roses !

*1er Septembre 1963.*

## Lénine

« Je vois mon ciel tout noir des Soviets éloignés.  
Vengeance, engendre le cristal futur : Staline ! »  
Les masses danseront sous les cieus dépeignés.  
Boue précieuse à nos ours dans Petrograd marine,

Septembre est sous le pied des bolcheviks ; le cœur  
De la Révolution bat chez les ouvriers ;  
Ceux du Palais d'Hiver ne pourront plus prier.  
Je ne parle que de marcher parmi les fleurs,

Libre, par les soirs fous ! Le Tsar fermait les pores,  
Écrasait les poumons sous la crasse, aux machines.  
Au fond des cours vaquaient les femmes madrépores,

Sanglotant, non ? Le poing écrase les épines  
Sous les formidables évènements d'Octobre.  
Pas de chorales. Des raisons, des tenues sobres.

*7 Octobre 1963.*

## Cimetière

Ce lieu est favorable, et dans l'après-midi  
Tendre je voudrais tant, vague, que tu m'emportes  
L'âme sous le couvercle gras, car cette porte  
Sous les beaux tourbillons m'ouvre le paradis !

Le tambour de l'aurore au soleil qui le dore  
Cueille son mort propre ; l'orme a l'ombre jeté,  
Ce pudique rideau putride qu'on adore ;  
Naples chante la Mort au Veilleur qu'il était.

Le vieux peut allonger ses os sous la verdure ;  
Mais moi ? Je veux jouir de ce don du sommeil,  
Torsader sa racine atroce que j'endure.  
Que je dure à jamais stupide de vermeil !

Je n'aime pas la vie ; toute famille est triste ;  
On se lamente trop. L'améthyste se tait  
Et luit ! Mutité sainte, et l'âcre c'est l'été.  
Il sonne au loin le glas d'un convoi noir ; la piste

Est de murmure et de fraîcheur ; l'azur n'a pas  
Assez de vitraux pour la mystique cohorte  
Des jeunes fous, amants, enfants obscurs : si forte,  
Que pour bien l'absorber, on ralentit le pas.

*9 Octobre 1963. 16 h.*

### Pizzela

Je suis le compagnon des statues et des brumes,  
 Je n'ai plus rien à perdre et me voilà grisé  
 Dans l'ombre des grands parcs aux cent lignes brisées.  
 Seul les Morts ont sur moi l'avantage des rhumes :

Ils parlent dans mon poste à galènes du crâne  
 Pendant la guerre d'émail blanc sous les cieux noirs,  
 Grâce à moi qui les suis au fond de leurs manoirs,  
 De leurs mémoires, et vais parcourir ce qui fâne.

La chambre de l'un d'eux se fait dans mon œil droit.  
 L'électricien : en tubes grenats virtuose,  
 Aquarelliste d'ambre et de plaques, nous doit  
 Toute une floraison en bakélite rose.

“J'épouserai la pâtissière au gros derrière”,  
 Me dit un comédien de Montréal, cet homme ;  
 Choux à la crème, écrins d'éclairs, babas au rhum,  
 Infiltration dans les boutiques, de lumière !

Un autre, Al-Ay-Es-Ka, près de son trou de phoque,  
 Montre paillettes, et des pépites, et son chat-tigre,  
 Les saxifrages rouges au bord du rêve : bigre !  
 Puis s'éloigne en chantant dans la nuit sa voix rauque.

*22 Octobre 1963.*

## L'Autre Nom

« Gloire à toi ! L'escalier ignoble du bâtard  
 Où s'encolimaçonne son cerveau têtard.  
 — Pardonne-nous cher Maître !  
   — Oh ! Vous restez stupide !  
 En toi tout est baignoire, et large, crémeux, grand  
 D'un vacant sans génie ; le vulgaire insipide  
 Qui reste à son bureau plusieurs jours déflagrant !  
 — Vous dans le dôme au soir !  
   — C'est un trop-plein céleste !  
 — Surabondant d'énigme...  
   — Et son cul fait le reste.  
 — Vous êtes pour toujours...  
   — Gardez-donc vos genoux !  
 Si vous n'étiez pas né, je vous tuerais en vous !  
 — Dans les lettres...  
   — Pardis !  
   — Le divin...  
   — Imbécile.  
 Je ne suis pas un nain ; vous n'êtes pas Cécile.

*22 Octobre 1963.*

## Catastrophe

Vengeance, engendre le cristal !  
Est-ce bien une catastrophe  
Qu'un *Monstre* au cerveau pariétal  
Peignant ses phantasmagories  
Grâce aux phanères pédotrophes  
Hors des échancrures pourries,  
Jusqu'au néant occipital ? !

*1er Janvier 1964.*

### La Réserve

J'entends la cloche ; la bêtise  
Morte au matin; ils méritaient  
Sourires d'ifs et poses grises,  
Prairie froide de demi-bise  
Raide et dont l'aile vient heurter

Le riz gluant sur les côtés  
Des vallons aux roseaux de frises  
Stupides ; asphodèles hantées  
Aux tons de cloche

Qui nous imbibent ; dont la prise  
Abreuve nue l'inanité  
Et les débiles bois, l'Eglise  
Perdue dans les immensités  
De pluie, pusillanimités  
Aux tons de cloche.

*Dimanche 29 Mars 1964. Pâques.*

### Drumle

Faire clocher le banc, le drame de la boutique  
Verte rue Sens alors qu'on voyait l'as des merlans.  
Le cheval, le chêne et le lupus sont identiques ;  
Moi, c'est caillou que je veux ! Garder tous les brelans.

Et le Puni qu'on voit brillant sur la bleue gravure ;  
La parole se retourne et s'observe, l'ivraie  
S'emboûe pour un fourrage ; les lys penchés sont prêts  
Aux belles averses de pâleurs sur l'emblavure.

*Été 1964.*

### Automne

La lumière est partout de bronze :  
 Mais mouillés, creux des forêts...  
 Gaïa en liesse n'apparaît  
 Que talonnée par les sauvages  
 Enfants criants sous les feuillages  
 Contre l'École et pour la ronce.

Synapses et Psyché ! Musique !  
 Étoile Bêta pour les Ours,  
 Flûte qui souffle sous le Cirque.  
 La pluie, ce pays étranger,  
 Dispose ses lianes ; parcours  
 Aigre de vent à enrager.

Partout le vent malsain s'immisce  
 Entre les rideaux de la pluie  
 Aux faiblesses de leucémie...  
 Jeune tonneau, la bonde en bas,  
 Venge-nous de ce *n'être-pas* !  
 Odeur busquée lorsque l'on pisse

Pour détruire ces choses au monde  
 Qui ne s'alimentent de rien.  
 Croûte arrachée sur la rotonde  
 Des charcutiers et des tabacs,  
 Par les Normands et les païens  
 Et les frères de Barrabas.

Gardons la saveur délectable  
 Des orangers et des matins ;  
 Il eut fallu d'automne moins.  
 L'été on fut des biseautages  
 Des miroirs d'angles sacrés, stables  
 Sous le ciel des grands héritages.

*28 Septembre 1964.*

### Tirage du Grenier

« Blanche de porphyre et d'acier pourri,  
 Ma mère est perenne et mon cœur périt.  
 — Quitte la nuit, va-t'en, continue, marche,  
 Pars au plus tôt, laisse les accidents,  
 Josette poursuivie par Olga Fusil,  
 Les erreurs, le jargon du Pacifique,  
 Et le mensonge énorme de la H.  
 La Nuit est là, compromission et meurtre.  
 Va vers les oliviers et les maïs, la vigne,  
 Les alliances futures des parcelles,  
 Abandonne l'ignominie en rose !

La matouse qui te tire la pine  
 Au grenier, en te lavant les coupures :  
 Notations et bavardages tenaces. »  
 Il sortit en Avignon : chaleur brute,  
 Épouvantable coulée de plomb noir.  
 Il vit le Pape : un crâne mort, la tiare !  
 Le miroir en pain incrusté de gemmes :  
 Il quitta tout ! Jeta sa peau, ses tares.  
 Artistes pleurez les colonnes torsées,  
 Les gramophones et moulins à café  
 Alors que rien ne vaut les bons gros culs.

Exode d'outillages et paillasse,  
 Maillets, pinces, tenailles, fers rougis,  
 Mèches et vilbrequins, cordes, bambous  
 Parchemin couvert de mousse jaunâtre,  
 Vieille bourse de cuir avec lacets,  
 Sommier de bois en biais, drap frais de lin,  
 Liasses et brocs, étain et bois, étau,  
 Gravure du soleil, empreinte d'os,  
 Loel de livesche et cognée de loi.  
 « Je monterai. Vois-tu, le ciel nous sait.  
 Nous traduirons des Pastorales bleues. »

*Fin Octobre 1964*

### Camille l'enchaînée

Je la vois, à pas lents, nonchalante, élancée,  
 Viens ! Jette sur le lit un coup d'œil insensé !  
 Car tout mortel errant nourrit un long amour,  
 Seul, maintenant sa faim, visitant les feuillages,  
 L'air vibrant des moissons au versant des coteaux,  
 Intrépide impression de Tibre et de bateaux,  
 Noire vapeur humide en dépôt des images,  
 Grand cercle des ressorts ignorés du langage.  
 Plaisir fou des vallons et bonheur du tonnerre  
 Où mille cent sapins trempés marchent en guerre.

SATYRE :

“Eh ! Laisse-moi toucher ce jeune et flou duvet !  
 Gagnons ce bois voisin plein de fêtes brillantes,  
 Mon doigt impétueux sur ton cul de Byzance.”  
 Grâce au cœur de Marat, pourri, le ciel est vide ;  
 Chancres, grottes, entonnoirs de la physiologie,  
 Et contre les rochers tortueux, les cantiques  
 Que les Anges Mauvais ont laissés, enchaînés,  
 Toujours ivres, toujours débiles, chancelants...  
 “Sur tes pieds délicats ma langue se promène.  
 Agite-toi, farouche, ici porte ta main !”  
 Il neige des concerts suaves de soldats  
 Sur certains des jardins aux couleurs d'Allemagne.

Les murmures inquiets, les penchants de rapines,  
 Les Rocamboles de Toulouse, les crotales,  
 Les renverseurs de noces et qui vont “à cœur joie”...  
 Viennent tous ces captifs de bitume et de fange ;  
 Tout rage et calomnie : quel fétide mélange !  
 Cette belle réclame un os dessous ses voiles,  
 Que l'on couche aussitôt sur le gazon vicieux,  
 Écrasée sous le poids d'un ivrogne en désastre ;  
 Sa bouche a ses abus de nature odieux :  
 Pour sa douleur des reins, le remède des astres.

“Ici porte ta main, caresse Bethsabée !”  
 (On suivit cette voie du bocage à la baie.)  
 “L’endroit que je caresse élève davantage  
 Sa fureur, comme un orme neuf dans le bocage.  
 Et ta peau de serpent est-elle près de toi,  
 Pour que tu flattes ainsi mon rubis de ton doigt ?  
 Le fruit est mûr, la peau de sueur se hérissé.  
 Quel délicieux trésor en moi bientôt se glisse ?  
 Mes genoux, ces jumeaux qui s’écartent ensemble,  
 Quand dans un même nid notre amour nous assemble.  
 Voici cette grenade au fond de sa toison  
 Qui laisse voir l’humeur de toute déraison.  
 La vague débordante énorme et dangereuse  
 Va bientôt t’emporter dans ses ardeurs heureuses.  
 Vois mon dos, mes deux flancs de griffes sillonnés  
 Par tes ongles, à d’autres fins bien cramponnés.  
 Quel tas de graffitis que le sang qui te hante ;  
 Chatouille moi le cœur ! Ma gorge est frémissante.  
 Presse-moi ! La tempête à l’oiseau est unie.  
 De ce temple secret toute mort est bannie.  
 Quand ta flamme mollit, tu commences à parler ;  
 Je préfère l’ardeur de ton silence. Allez !”  
 (.....)  
 “Abel, que me veux-tu ? Je suis heureux, tranquille.  
 Tu veux m’ôter mon bien, mon amour, ma Camille,  
 La manière de lin de sa tenue liquide ?  
 Alors ton corps sera déchiqueté dans les arbres,  
 Pire que les morts récents de la poudrière.  
 Si je chante Camille, alors écoute, voi : (*sic*)  
 Tout pour elle a des vers ! Ils renaissent en foule ;  
 Tous sont divers, et tous furent vrais un moment,  
 Fussent-ils par-delà les glaces du Caucase.  
 Mes chansons à Camille ont été séduisantes.  
 Ô Camille ! L’amour aime la solitude.  
 Sur l’herbe, sur la soie, au village, à la ville,  
 Ravisseuse adorée, âme céleste et pure...”

### Pénitencier

Nous pourrons bientôt peindre en hiver et sans bruire.  
 Vert paqueté aux mains, attelage de cuir,  
 Départ d'ombres en chariot dans le blanc sans nuances ;  
 Lui, geste criminel des pognes et des tignasses,  
 Porteur de flammes à Saint-Pastour avant de fuir.  
 Se taire est à ce prix une heureuse cuirasse.

Avant Pâques on surseoit ; c'est d'abord des esbroufes,  
 L'or trop liquide, un vert aigu, un faux avril  
 De bourrasques et de froid, de pluie et de grésil,  
 Des fourmis météo qui bouffent les pistils  
 Tandis qu'on cambriole à La Brède à l'étouffe.  
 Mais au temps des lilas, on ira dans les touffes

D'arums pêcher au bief sous un vif abri d'yeuses  
 À Bourran, Blanquefort, dans le travers des jalles ;  
 Les carpes par le fond glisseront, merveilleuses...  
 Et les gardiens du soir refermeront la dalle.  
 Ombreux dessous d'audace aux cendres étalées,  
 Frissonnantes lenteur des fêtes en allées.

*Janvier 1965*

## Le Roi Hammourabi

“A... ó... i... eu... en... a,  
 E... d... a... e... l... a,  
 A... a... e... e... l... o... i... l... e,  
 OO... e... o... e... e... o... l,  
 DI... ui... e... eu... e !”

Jure ici dans le fond du code,  
 Taille les monstres inaccessibles,  
 Traverse les ennemis,  
 Brandis ton cylindre en diorite,  
 Avance, consolateur chargé de grains,  
 Toi qui pourvois les paturages pacifiés,  
 Et enfin bois la bonne Suse !

Voici ici le makassefim  
 À l'épreuve de l'eau d'Hammourabi ;  
 Dans la jeunesse il faut s'enchanter de la multitude.

Nous irons à Sardes, à Babylone, à Milet ;  
 On fondera l'astronomie et le langage,  
 Mathématiques et philosophie.  
 Aux juifs on donnera nos restes : la théologie  
 Qu'ils jeteront au reste de l'univers : les Arabes.

Ici le Tigre réveille le Moyen-Âge dans le silence,  
 Ici les jardins suspendus en plein désert  
 “Jure ici des repos toujours multiples !”  
 Avait dit le Roi Hammourabi,  
 Ouragan de feu et génie.  
 Offrons des réjouissances, foules d'îles joyeuses  
 Comme des fruits gazeux,  
 Des péninsules de fleurs,  
 Vers la mer des clignotements astraux,  
 Et des esplanades d'herbe grasse luisante.  
 La mer s'arrête au Golfe Persique,  
 Crépuscules oblongs.

Notre loi est un don du ciel  
 Parmi des bouts de chair et des voix ignorées,  
 (Moïse l'a copiée).  
 Contre les nombreux chefs oppressifs  
 C'est la douceur du talion et la justesse des ordalies,  
 Le début de la science et de la civilisation,  
 Équité pour le fleuve, l'orphelin et la veuve :  
 Voilà le vrai Père pour les temps qui restent à venir.

Mais c'est aussi le père de l'eau,  
 Le creusement du grand canal,  
 Le pont immense sur l'Euphrate,  
 Le mouvement régulier des tribus,  
 L'abondance de l'eau à Sumer.  
 (Saoûleries de vapeurs de miels,  
 Des fruits de nuit pour les dents sûres.)  
 Ce sont les rives enchantées par les grains,  
 Cent bateaux partout sur le fleuve,  
 Les greniers à blé pour les Dieux,  
 Les pâturages abondants et les demeures pacifiques.

L'Asie n'a jamais atteint ce régime  
 De deux mille ans avant Jésus-Christ  
 (Le sommeil n'aboutit à rien.)  
 Avec la richesse vint la couleur :  
 Bleu sur rouge ou rouge sur bleu.  
 Ensuite les Kassites hirsutes, le Chaos.

*19. 10. 1966. 21h 50.*